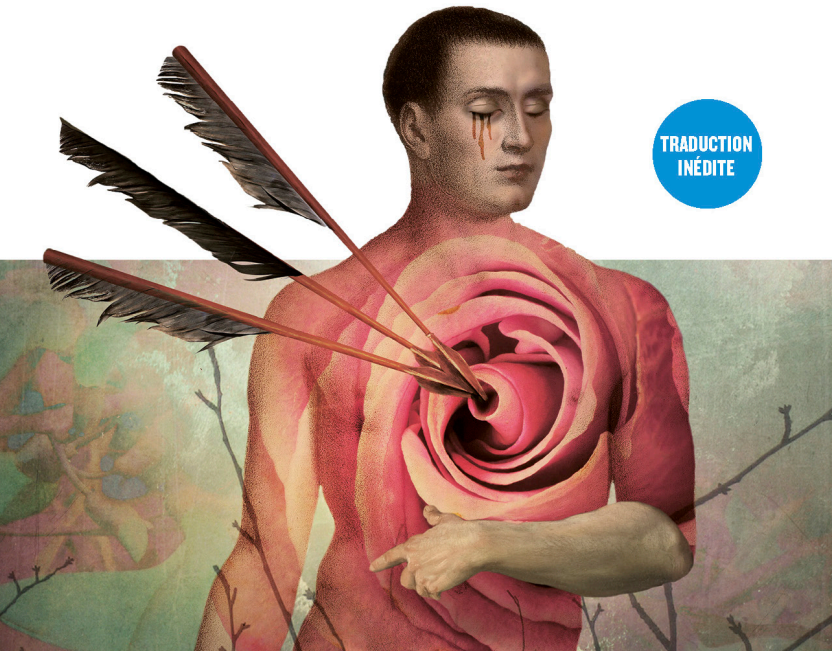
PETITE BIBLIO PAYOT
CLASSIQUES

STEFAN ZWEIG

ADAM LUX

DIX TABLEAUX DE LA VIE D'UN RÉVOLUTIONNAIRE ALLEMAND



TRADUCTION INÉDITE

« L'Histoire est-elle juste ? »

Paris, 13 juillet 1793. Charlotte Corday, 24 ans, assassine Marat, symbole de la Terreur. Quatre jours plus tard, elle est guillotinée. Pour le jeune et enthousiaste philosophe Adam Lux dont les idéaux révolutionnaires ont volé en éclats face à l'ultraviolence politique, quelque chose de très intime se brise aussitôt. Dans un geste suicidaire, il rédige alors et publie un éloge ardent de Charlotte Corday qui le conduit, lui aussi, à la guillotine. Stefan Zweig a consacré à cet homme venu d'Allemagne participer à une révolution, qui refusait de mentir et qui mourut dans l'adoration politique d'une femme cette pièce étonnante et méconnue, traversée par trois thèmes : les idéaux déçus, l'engagement des intellectuels, et la difficulté à faire les bons choix. On trouvera en annexe, pour la première fois republié, l'éloge de Lux à celle que Lamartine appellera « l'ange de l'assassinat ».

STEFAN ZWEIG
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

Freud
Baudelaire, et autres poètes
Une histoire au crépuscule, suivi de : *Petite nouvelle d'été*
La Fuite dans l'immortalité
Secrets et passions
Dans la neige, suivi de : *Le Chandelier enterré*
Le Wagon plombé, suivi de : *Voyage en Russie,* et de : *Sur Maxime Gorki*
Le Monde sans sommeil, suivi de : *La Contrainte,* de : *Au bord du lac Léman,* et de : *Ypres*
Destruction d'un cœur
La Gouvernante, suivi de : *Eros matutinus*
La Peur
Brûlant secret
Amok
Le Joueur d'échecs
La Confusion des sentiments
Lettre d'une inconnue, suivi de : *La Ruelle au clair de lune*
Vingt-quatre heures de la vie d'une femme
Adam Lux
Volpone
Jérémie
Correspondance avec Sigmund Freud
Correspondance avec Arthur Schnitzler
Correspondance avec Joseph Roth

Stefan Zweig

Adam Lux

Dix tableaux de la vie d'un révolutionnaire allemand

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

Préface d'Antoine de Baecque

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

TITRE ORIGNAL :
Adam Lux : Zehn Bilder aus dem Leben eines deutschen Revolutionärs

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -
Illustration : © Catrin Welz-Stein / La Collection

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la présente traduction, la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-228-92958-5

PRÉFACE

Une silhouette effarouchée

par Antoine de Baecque

Le samedi 13 juillet 1793, la « canicule était extraordinaire[1] ». Dans cette touffeur estivale, le Paris révolutionnaire est en fièvre. Les nouvelles du front guerrier, désormais rapproché à quelques heures de cheval de la capitale, sont alarmantes ; quelques semaines plus tôt, le 2 juin, la Convention nationale a été envahie par l'une de ces « journées révolutionnaires » où la foule fait pression pour obtenir un bout du pouvoir. L'Assemblée a sacrifié les députés girondins, vingt-deux « purgés » offerts en victimes politiques aux sans-culottes. La défaite des Girondins est totale : ceux qui avaient fait juger

1. Adam Lux, *Charlotte Corday*, s.l., 19 juillet 1793, p. 3.

– en vain – Marat par le tribunal révolutionnaire, ceux qui avaient fait arrêter Hébert, ceux qui avaient menacé Robespierre, se retrouvent en prison, dans l'attente de leur procès fatal – ils seront exécutés le 31 octobre suivant. Certains parviennent à fuir : réfugiés en province, ils tentent de mener, depuis leurs départements, la révolte fédérale contre Paris. C'est dans cette atmosphère brûlante que Charlotte Corday vient de Caen, région en état d'insurrection, pour assassiner le « monstre sanguinaire » réclamant toujours plus de têtes, Marat, la veille de la fête qui célèbre la prise de la Bastille.

L'accolade de la fraternité des peuples

Adam Lux est arrivé à Paris cent jours auparavant. Le 30 mars 1793, il « paraît » devant la Convention nationale, en compagnie de Georg Forster, naturaliste, et Andreas Potocki, commerçant, tous trois « délégués extraordinaires » de la nouvelle République rhénane de Mayence. Ils viennent demander sa réunion à la France. Ce jeune homme de 27 ans, élancé, les longs cheveux blonds, fait belle figure. Docteur en philosophie, fervent partisan de Rousseau, du retour à la nature, du travail sain de la terre, il est fils de fermiers, il enseigne à l'université de Mayence. Il a déjà « romanisé » son nom – de « Licht », celui de

son père –, par adhésion à la Révolution, dont il prend fait et cause lors du printemps 1792, quand la France déclare la guerre au reste de l'Europe. « Les nations ont toujours été plus fortes en brisant leurs chaînes[1] ! » s'écrie-t-il, s'inscrivant sur les listes du club révolutionnaire local sous le titre de « paysan philosophique », « homme libre » et « citoyen rhénan ». Quand le général de Custine entre dans Mayence à la tête des armées républicaines, en octobre 1792, Lux les reçoit avec enthousiasme ; orateur brillant, il plaide la cause française et réunit à la République ses auditoires. Custine installe une administration provisoire et convoque des élections afin d'élire une Convention pour la province du Rhin, les « Bouches-du-Rhin[2] ». Adam Lux et son ami Georg Forster, de dix ans son aîné, parcourent la province pour engager les habitants en faveur de la France. Leur prosélytisme est efficace : ils sont élus représentants du peuple et la nouvelle assemblée vote en faveur du rattachement à la République française. Député de son village, Kostheim, Lux lance au milieu de son premier discours, mi-mars 1793 :

1. Joseph Shearing, *Charlotte Corday, Jean-Paul Marat, Adam Lux, trois disciples de Jean-Jacques Rousseau*, traduit de l'anglais par le commandant A. Sallin, Paris, Payot, 1938, cité p. 99.

2. Jacques Droz, *L'Allemagne et la Révolution française*, Paris, PUF, 1949 ; Lucien Calvié, *Le Renard et les Raisins. La Révolution française et les intellectuels allemands, 1789-1845*, Paris, EDI, 1989.

« Nous acceptons la fraternité qui nous est offerte par les Français victorieux, aussi longtemps qu'ils se montreront de vrais amis et qu'ils donneront au peuple un gouvernement fermement attaché aux principes de liberté[1]. » La résolution de rattachement à la France est alors adoptée au milieu des acclamations au sein de la Convention rhénogermanique : « Mayence se fondit dans une masse redoutable opposée à la coalition des despotes[2]. » Avec Forster et Potocki, Lux est envoyé à Paris pour porter le décret à la Convention, où il reçoit « l'accolade de la fraternité » du président de séance, avant d'être chaleureusement reçu au club des Jacobins, tout en jurant de vivre en républicain ou de mourir.

Une pièce du Théâtre de la Révolution

C'est à l'automne 1926 que Stefan Zweig, écrivain viennois de 47 ans, installé à Salzbourg, vedette littéraire de l'Europe entière, fait pour la première fois mention de la pièce *Adam Lux* parmi les « passions » qui le hantent et les projets d'écriture qu'il voudrait mener à bien. Le 25 septembre, dans une lettre à son ami Romain

1. Joseph Shearing, *Charlotte Corday, Jean-Paul Marat, Adam Lux, trois disciples de Jean-Jacques Rousseau*, *op. cit.*, cité p. 100.
2. *Ibid.*, cité p. 103.

Rolland, il écrit : « Cet *Adam Lux* qui me hante m'a fait découvrir maintes choses. […] Ah, l'histoire, cette grande tentatrice qui nous entraîne dans ses labyrinthes : qui y entre vraiment ne trouvera jamais la sortie ! Je sais que vous connaissez cette passion. Elle devient plus forte chez moi d'une année à l'autre, à mesure que je me désintéresse du théâtre et de la littérature contemporaine[1]. » Bientôt, le « labyrinthe de l'histoire » conduit Zweig à la bibliothèque de Mayence, séjournant du 26 au 29 novembre 1926 à l'hôtel Hof von Holland. « Je vais pour trois jours à Mayence, prévient-il Rolland, pour étudier à propos d'*Adam Lux*, qui me hante encore. Si je réussissais à montrer les formes diverses de l'idéalisme allemand et français, sur le terrain de la révolution, je serais très heureux[2]. » S'il est déçu par ses trouvailles – « Il n'y a presque rien dans les dossiers d'Adam Lux[3] », déplore-t-il –, Zweig n'en fait pas moins de l'écriture d'*Adam Lux* un de ses objectifs prochains. Même s'il est conscient que ce ne sera pas facile : « Mon envie

1. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 25 septembre 1926, *in* Romain Rolland, Stefan Zweig, *Correspondance, 1920-1927*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Yves Brancy, traduction par Siegrun Barat, Paris, Albin Michel, 2015, p. 605.

2. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 9 novembre 1926, *ibid.*, p. 614.

3. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 28 novembre 1926, *ibid.*, p. 622.

de travail est énorme, confie-t-il à Rolland. Toutefois, je ne réussis pas toujours. Je fais trop à la fois. Le succès pèse sur moi. J'ai bien retenu votre parole : il faut se faire oublier ! Je hais le succès, la gloire détruit la vraie vie isolée. Notre vie doit être une défense continuelle de notre isolement, que je veux maintenir à tout prix. […] Je fais un volume d'essais, et peut-être que je finirai un jour *Adam Lux* et ma petite étude sur Fouché. Mais je ne me sens pas pressé[1]. »

Le personnage, et son intérêt dans l'histoire de l'idéalisme allemand, Zweig l'a découvert une quinzaine d'années auparavant, entre 1912 et 1913. Il reçoit d'abord une lettre de Romain Rolland, le 26 décembre 1912, qui évoque un « mystérieux amoureux de Charlotte Corday[2] », personnage secondaire de son drame *Le Triomphe de la raison* (1899) ; ensuite,

1. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 27 janvier 1927, *ibid.*, p. 632.

2. Cité par Michel Tremousa, « Postface » à la première édition française d'*Adam Lux*, traduite par Michel Tremousa, publiée par le Centre d'études et de recherches autrichiennes, Publications de l'Université de Rouen, n° 192, Rouen, 1993, p. 74. Le germaniste a découvert la pièce lors du bicentenaire de la Révolution française à Mayence, où elle a été jouée, pour la seule et unique fois sur scène, en langue allemande. Ayant assisté au spectacle, Tremousa décide de traduire la pièce, partant de l'édition de référence, la publication d'*Adam Lux* dans les *Œuvres complètes* de Stefan Zweig, chez Fischer Verlag, volume *Das Lamm des Armen. Dramen* (1984).

Zweig étudie le poème épique *Hermann et Dorothée* (1798), de Goethe, où se trouve un éloge de la courte vie et du courage du révolutionnaire rhénan. Zweig s'intéresse à Lux pour ce destin tragique propre à traduire le dilemme entre l'idéal politique et la violence de l'histoire en actes.

Mais l'écrivain autrichien n'y revient vraiment qu'une dizaine d'années plus tard, et s'entête alors jusqu'à la passion. Il comprend sans doute qu'à travers *Adam Lux* il sera possible, surtout s'il choisit le théâtre comme forme d'expression, de dialoguer au plus haut niveau dramaturgique avec son maître et ami Romain Rolland, prix Nobel de littérature en 1915, l'auteur du « Théâtre de la Révolution[1] », série de huit pièces célèbres en son temps : *Les Loups* (1898), *Danton* (1899), *Le Triomphe de la raison* (1899), *Le 14 Juillet* (1902), *Le Théâtre du peuple* (1903), *Le Jeu de l'amour et de la mort* (1925), avant *Valmy* (1938) et *Robespierre* (1939). Zweig considère que la découverte des premiers volumes de *Jean-Christophe*, la somme romanesque de Rolland, en 1907, est l'élément décisif de sa formation. Les deux écrivains se rencontrent en 1911, puis deviennent des proches, entretenant une

1. Marion Denizot, *Le* Théâtre de la Révolution *de Romain Rolland. Théâtre populaire et récit national*, Paris, Honoré Champion, 2013.

intense correspondance[1]. Zweig ne manque pas de clamer l'importance de l'œuvre de son aîné de quinze ans, qui acquiert grâce aux textes de son cadet une célébrité littéraire incomparable dans les pays germaniques. La Grande Guerre ne les sépare pas, au contraire, rapprochant leurs positions pacifistes d'un côté à l'autre des belligérants. En 1921, la biographie hagiographique écrite par Zweig, *Romain Rolland. Sa vie, son œuvre*, connaît un grand succès ; en 1926, l'Autrichien fait éditer un recueil d'hommages prestigieux pour les 60 ans du Français.

La Révolution les rapproche encore, mêlant leurs intérêts communs pour « nos origines », pour ce « drame politique », pour les « dilemmes de la liberté », pour les « personnages qui incarnent des idées »[2]. Le plus jeune fait traduire et jouer en Autriche et en Allemagne le théâtre de la Révolution de son aîné, qui lui dédicace en 1925 *Le Jeu de l'amour et de la mort* – « À Stefan Zweig, je dédie affectueusement ce drame, qui lui doit d'être écrit » –, sa pièce sur « le cyclone du peuple[3] », les sans-culottes, leur puissance, leur soif de pouvoir et la manière dont ils sont

1. Voir Stefan Zweig, Romain Rolland, *Correspondance*, 3 volumes, Paris, Albin Michel, 2014-2016.

2. Catherine Sauvat, *Stefan Zweig*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 154-155.

3. Marion Denizot, *Le* Théâtre de la Révolution *de Romain Rolland*, *op. cit.*, p. 114.

régulièrement manipulés par les élites politiques. *Adam Lux. Dix tableaux de la vie d'un révolutionnaire allemand* est donc une pièce sous influence, écrite pour être lue et appréciée par Romain Rolland. Elle prend sa place dans le « tableau-théâtre de la Révolution », entre *Le Triomphe de la raison*, créé par Lugné-Poe en mai 1899, qui évoque, du point de vue des vaincus, la chute de la Gironde, le rôle de Marat, son assassinat, puis l'exécution de Charlotte Corday, et *Le Jeu de l'amour et de la mort*, mêlant fascination et répulsion pour la force vulgaire du peuple sans-culotte.

Ce n'est finalement qu'en juillet 1928, dix-huit mois après ses recherches à la bibliothèque de Mayence, que Stefan Zweig reprend le « dossier Adam Lux » et met en forme la pièce qui lui est consacrée. Deux fondations cryptées apparaissent alors, orientant le tour de l'écriture et du caractère du héros. Le même personnage chez Romain Rolland, tout d'abord, tel qu'il apparaît dans *Le Triomphe de la raison*, drame écrit près de trois décennies plus tôt mais ô combien présent chez Zweig. Les deux écrivains ont un échange essentiel à ce propos : « Mon Lux est bien loin du vôtre, écrit Zweig à Rolland ; il est plus jeune (28 ans comme dans la réalité) et en contraste avec Forster, plus vieux de vingt ans. Et une chose occupe une grande place, qui ne rentrait pas dans votre conception : il se sent responsable pour Mayence comme initiateur de la

révolte, et la chute de la ville le décide beaucoup plus que la rencontre avec Charlotte. Comme invention que vous n'aviez pas, j'ai ajouté une rencontre (tout à fait possible) avec André Chénier qui lit son *Ode à Charlotte Corday*[1]. » L'aîné est ravi de cet « emprunt », même s'il modifie le personnage : « Je suis content de vous savoir en bonne compagnie d'Adam Lux, lui répond-il. Il va sans dire qu'au temps où j'écrivais *Le Triomphe de la raison*, je me préoccupais assez peu du personnage historique. Il me servait de symbole[2]. » L'autre influence importante est celle de la révolution soviétique, et notamment l'éviction de Trotsky par Staline. Zweig est tout à fait clair sur ce point : « J'ai repris la tragédie d'Adam Lux. Elle a mûri en moi avec la révolution russe. Les faits en Russie – Trotsky, la mort de Joffé – m'ont donné le courage de reprendre ce travail[3]. » Le parallèle est ici affiché entre Lux et Joffé, le diplomate soviétique proche de Trotsky qui s'est suicidé en novembre 1927 après l'exclusion de son mentor du Parti communiste, sous les manœuvres de Staline. La

1. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 24 juillet 1928, *in* Romain Rolland, Stefan Zweig, *Correspondance, 1928-1940*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 56.

2. Lettre de Romain Rolland à Stefan Zweig, 6 août 1928, *ibid.*, p. 59.

3. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 24 juillet 1928, *ibid.*, p. 56.

récente actualité en Union soviétique est relue à la lumière des luttes à la Convention de l'an II, les staliniens rapprochés des Montagnards et les trotskystes des Girondins. Voilà l'étincelle historico-créatrice qui remet Zweig au travail sur sa tragédie *Adam Lux*. Cela avec une certaine urgence : « C'est un travail pour moi *hic et nunc*, lance-t-il à Rolland. J'ai besoin d'exprimer mes idées sur la Révolution comme dans *Jérémie* celles sur la guerre[1]. »

Chez Zweig, le goût pour la scène historique dialogue avec le présent, que ce soit un grand contemporain comme Rolland ou l'événement par excellence, quand, sur la scène soviétique, on semble rejouer *en direct différé* la Révolution française. Le dramaturge autrichien aime se tenir au bord de l'histoire, comme s'il s'arrogeait le pouvoir d'aller visiter la Convention, le club des Jacobins, et d'y faire entrer, à cent trente-cinq ans de distance, son personnage afin qu'il croise Guadet, fraternise avec Pétion, discute avec Robespierre, travaille avec Carnot, contredise Marat.

La scène-clé du drame de Zweig est un trio : Adam Lux, à la tribune des Jacobins, tente de parler, mais il est pris entre les feux croisés de deux hommes qui se détestent et rivalisent sur son dos, Robespierre et Marat. Le premier

1. *Ibid.* Voir aussi Stefan Zweig, *Jérémie*, traduit par Olivier Mannoni, préface d'Annette Wieviorka, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2014.

félicite le jeune étranger pour son audace, mais le sermonne également pour son manque de discernement stratégique. Écoutons Robespierre : « Je regrette, citoyen Lux, que notre assemblée t'ait donné l'image hideuse de la discorde fraternelle. Ce n'était pas ma faute, et un peu la tienne : pourquoi t'es-tu laissé arracher la parole par cet enragé ? » Adam Lux s'invite bientôt chez l'Ami du peuple, assiste à son bain, et tente une dernière fois de discuter avec lui. Marat, comme le précise Zweig lui-même, n'est pas un monstre de caricature, mais une véritable « bête politique », assez fascinante : « Il existe, confie ainsi l'écrivain, un *terrible* mensonge autour de Marat, qui me paraît maintenant, *plus* que Robespierre, la tête la plus claire de la révolution, le *seul* prolétaire et vrai révolutionnaire. J'ai étudié *L'Ami du peuple* – je n'y trouve rien de sanguinaire, de démesuré. Ou peut-être la guerre, ou la révolution russe, nous ont faits plus durs[1]… »

En sortant de cette entrevue, Lux, retourné à son hôtel, est enfin conduit par Zweig à rencontrer Charlotte Corday lors d'une autre scène de pure invention. Son attitude est ambiguë : en voulant la dissuader d'accomplir ce geste,

1. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 25 septembre 1926, *in* Romain Rolland, Stefan Zweig, *Correspondance, 1920-1927*, *op. cit.*, p. 605. Les italiques sont dans le texte original.

il achève en fait de la convaincre d'assumer l'acte pour lequel elle se pense destinée : tuer Marat. On retrouve ensuite le jeune Rhénan à sa table d'écriture, composant son éloge de Corday, qu'il va lui-même apporter à l'éditeur pour être sûr de sa publication. Puis il se dresse lors de son procès devant le Tribunal révolutionnaire, faisant face à Dumas, le président, et Fouquier-Tinville, l'accusateur public. Zweig installe Adam Lux en personnage de fiction, met au point un *dispositif* historico-dramatique qu'il décrit lui-même : « C'est plutôt une *biographie dramatique* qu'un drame – pas de femmes[1], aucune parole d'amour, seulement la déception de l'enthousiaste devant la réalité et le contraste du révolutionnaire idéal et du réalisme[2]. »

Cette scène de la Révolution, inspirée par Romain Rolland, n'est cependant pas tout à fait la même que celle du dramaturge français. Dans ce manque d'incarnation, de lyrisme, de fusion, réside sans doute une part de l'échec de l'écrivain viennois, qui, d'une certaine manière, ne s'est pas senti à la hauteur de la mission et de la tâche dont il se voulait redevable envers

1. Charlotte Corday est ici considérée comme un pur agent de l'histoire, et non un véritable personnage féminin.

2. Lettre de Stefan Zweig à Romain Rolland, 24 juillet 1928 », *in* Romain Rolland, Stefan Zweig, *Correspondance, 1928-1940*, *op. cit.*, p. 56. Les italiques sont dans le texte original.

Rolland. Comme si son écriture – ce qui l'insatisfait – n'était pas parvenue à donner chair à la pure idée portée par Adam Lux.

Un suicide en direct à la Convention ?

Au cœur du Paris révolutionnaire, Adam Lux se trouve rapidement placé devant un dilemme insoluble : son idéalisme le pousse vers Condorcet, prenant son projet de Constitution pour évangile, mais l'action révolutionnaire le conduit dans l'œil du cyclone. Le « valeureux patriote allemand » salué par Robespierre se retrouve pris au piège de la convention girondine : il est « frappé d'épouvante » par la logique insurrectionnelle du peuple de Paris contre les représentants de la nation, « anarchie » qu'il ne comprend pas et dénonce bientôt. Cela l'entraîne, tout en conservant ses préceptes et ses engagements républicains, à choisir le « camp des perdants », celui des Girondins, au moment même où les Montagnards prennent le pouvoir. Adam Lux est pris au milieu de cette tourmente, victime du jeu politique, des alliances, de la tempête des journées révolutionnaires. Son refuge, l'Hôtel des Patriotes hollandais[1], rue des Moulins, près

1. Zweig fait attention, lorsqu'il séjourne à Mayence pour travailler dans les papiers Adam Lux de la bibliothèque de la ville, de descendre à l'hôtel Hof von Holland,